

Ciel variable

Ville sous la pluie

Hélène Rioux

La ville
Numéro 8, 1989

URI : id.erudit.org/iderudit/21838ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN 0831-3091 (imprimé)
1923-2322 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rioux, H. (1989). Ville sous la pluie. *Ciel variable*, (8), 41–42.

Tous droits réservés © Les Productions Ciel variable, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Ville sous la

pluie

*«On s’imagine déambuler là,
dans la bruine, vêtue d’un trench,
un sac de cuir en bandoulière.»*

... comme il pleut sur la ville
Paul Verlaine

... il pleuvait sans cesse sur Brest
Jacques Prévert

Les voitures roulent dans les rues avec des bruits d’éclaboussures. Il fait presque nuit déjà, je le sais, je viens de regarder l’heure au réveil, pourtant je me demande, est-ce possible qu’il fasse déjà presque nuit ? On dirait qu’aujourd’hui le jour a oublié de se lever. Il n’est rien arrivé, les heures, étales, se sont écoulées. Tout est resté gris. La lumière n’a pas réussi à percer la masse des nuages. Morne, la vie. Et puis voilà, c’est presque la nuit maintenant. Des passagers sortent de l’autobus bondé et se hâtent sous leurs parapluies. Des quidams promènent leurs chiens.

Les terrasses qui bordent les trottoirs sont désertes. J’aime cet air à l’abandon que prend la ville quand il pleut. Les flaques sur l’asphalte où l’essence dessine des arcs-en-ciel. Et le *bruit doux*, n’est-ce pas, *par terre et sur les toits*.

Certaines villes que je ne connais pas, je les imagine toujours sous la pluie. Vienne, Berlin. Ou des ville de Belgique, très anciennes, construites autour de vieux châteaux de pierre datant du Moyen-Âge. À moitié en ruines. Des ponts tarabiscotés enjambent d’étroites rivières. Une péniche glisse lentement sur

l’eau brunâtre. Au loin, des cheminées exhale des fumées noires. Au fond d’un cul-de-sac, un chien malingre, le poil roux hirsute, renifle un os.

On s’imagine déambuler là, dans la bruine, vêtue d’un trench, un sac de cuir en bandoulière. On s’attarderait un peu aux devantures des boutiques : la bijouterie, la confiserie — on aurait plaisir à admirer les boîtes de bonbons en métal décorées d’angelots joufflus, de chatons et de fleurs —, la parfumerie, l’antiquaire, le fleuriste. On entrerait dans une boulangerie acheter un petit pain qu’on grignoterait en marchant, puis dans la librairie où on feuilletterait les parutions récentes. Un peu plus loin, un petit square désolé. Ce serait l’automne, je pense, les arbres perdraient leurs feuilles, il y en aurait plein les allées du square...

Ce serait peut-être la guerre, on en entendrait les grondements au loin. Soudain, des avions de chasse sillonneraient le ciel. On s’engouffrerait dans un estaminet, il y aurait des clients accoudés au zinc devant un verre de gros rouge, une chope de bière, cela sentirait le café, le houblon, les lainages humides. On commanderait un café. La machine à expresso

*«Ou peut-être aussi qu'après
la chanson, on paierait son café;
on sortirait, on irait à la gare
et on prendrait le train pour
une autre ville du Nord.»*

cracherait son encre noire. On ferait fondre des morceaux de sucre dans la petite tasse en tournant avec la cuiller, on boirait et ce serait réconfortant. On demanderait peut-être un jeton de téléphone. Oui, j'aime bien l'idée du jeton, de la cabine au fond de la salle. La porte fermée, on composerait le numéro, on dirait *Oui, c'est moi, je suis arrivée. Je suis au Café de la Gare. Je t'attends.* Et puis on mettrait une pièce dans le juke-box et on ferait jouer une chanson de l'époque. *Lili Marlene* peut-être, quoique... Mais moi, j'ai envie de la voix de Marlene Dietrich au Café de la gare pendant que dehors c'est la guerre et la pluie et que j'attends quelqu'un qui ne viendra peut-être pas. Dans un coin, un flipper et quelques adolescents qui, à tour de rôle, empoignent les manettes, secouent la machine. Des bruits de boules qui frappent, qui roulent, rebondissent sur la surface de bois, des claquements, puis des pétarades; à intervalles irréguliers, une sonnerie.

On attendrait, là, on commanderait un autre café, un alcool de prunes, on sortirait un livre de son sac, on regarderait dehors la brume, la ville grise. Ou peut-être aussi qu'après la chanson, on paierait son café; on sortirait, on irait à la gare et on prendrait le train pour une autre ville du Nord. Par la fenêtre, on verrait défiler les petites villes, toutes pareilles, tout aussi grises sous la pluie. On arriverait quelque part, Lille, Arras ou Valenciennes, ce serait l'aube blafarde, on marcherait, on s'attarderait aux devantures des boutiques, le pâtisser, la modiste, on entrerait dans un quelconque Café de la gare, on commanderait un thé citron...



Hélène Rioux

HÉLÈNE CYR
(Stock)
Brigitte